

Devenir historien de l'Algérie : apprendre, explorer, transmettre, entre les deux rives

Omar Carlier

Deux jeunes historiens de grand talent, que j'ai eu le bonheur, et la chance, de rencontrer et d'accompagner au cours de leurs études¹, me font l'honneur de proposer à un large panel de leurs condisciples un ouvrage collectif entrant en résonance avec mon propre parcours d'enseignant et de chercheur. Ils ont donc sollicité pour ce faire des auteurs de leur génération, en tout cas de générations bien postérieures à la mienne qui, à un degré ou à un autre, à un titre ou à un autre, ont pu trouver un intérêt à lire certains de mes travaux, à suivre certains de mes enseignements, à s'inscrire sous ma direction, ou à venir discuter de leurs propres recherches. Le plus souvent, mais pas nécessairement, dans le cadre d'un DEA ou d'une thèse, pour la finalisation d'un article, ou simplement à l'occasion d'un colloque ou d'une école doctorale. Pour de multiples raisons, la liste n'est pas et ne pouvait être exhaustive, mais je me réjouis de cette finalisation en l'état.

Rien ne saurait me faire plus plaisir que de contribuer si peu que ce soit à mieux faire connaître nombre de ces nouveaux talents, issus des deux rives, lesquels assurent une relève que pendant trop longtemps je ne voyais pas venir. Notamment, mais pas seulement, en histoire de l'Algérie contemporaine, et tout particulièrement, mais pas exclusivement, du côté de jeunes chercheurs arabisants².

Il se trouve par ailleurs que les initiateurs de cet ouvrage m'ont proposé à cette occasion de revenir sur mes travaux et mon parcours. J'ai fortement hésité³. L'exercice est délicat, et je ne veux pas empiéter sur ce qui leur revient

1. Et de diriger (le mot est bien grand) le premier accomplissement de ses recherches pour l'un, l'aboutissement de deux thèses pour l'autre.

2. Du côté algérien, qui m'est particulièrement cher, la pente à remonter semble plus dure, même si je ne désespère pas de l'avenir.

3. Je souhaitais qu'on puisse en quelque sorte inverser le modèle des *Mélanges*. En me souvenant de Lucie Aubrac, plus que du Monsieur Germain d'Albert Camus. Et remercier plutôt ceux que l'on a enseignés, voire inspirés. Ce n'est pas là modestie ostentatoire, orgueilleuse et hypocrite, mais retrouver la sensation la plus pure du métier.

avant tout. D'ailleurs, il appartiendra à mes pairs, dont ils font désormais partie, de dire ce qu'ils pensent à cet égard, à supposer qu'ils y trouvent matière. Certes, il y a là un exercice auquel on est tenté de céder plus qu'il ne faudrait⁴. Il ressemble à l'une des composantes de l'actuel rite de passage nommé HDR, et pourrait ainsi me donner l'illusion de rajeunir à bon compte. Il fait en outre écho à un autre marqueur chronologique, et historiographique, celui de l'« ego-histoire », proposé aux historiens eux-mêmes, tel que le genre a été concrétisé, à l'initiative de Pierre Nora, par les grands noms qui ont répondu à son appel⁵. Ce qui incite d'office à la modestie. À cela s'ajoute un réflexe de pudeur. Il ne sera pas question ici du plus fort de l'intime, tel qu'il peut s'incorporer au « pacte autobiographique⁶ », même si la mise à nu du sujet a conquis depuis longtemps ses plus hauts titres de noblesse, des confessions de saint Augustin à celles de Rousseau, ou, plus proche de nous, avec la tétralogie de Michel Leiris⁷. Toutefois, on peut admettre que le principe du retour réflexif sur soi-même n'est pas dénué de pertinence méthodologique, et pourrait même renvoyer à un impératif épistémologique. Ne faut-il pas remonter haut dans la constitution sociale et affective de celui qui prétend faire œuvre de connaissance ? Explorer plus avant le *background* de l'historien, pour mieux saisir l'interaction entre le sujet et l'objet, dans les deux sens, comme entre le chercheur (l'enseignant aussi) et son époque ?

Il me revient en mémoire, du côté de l'histoire, l'avancée de Michel de Certeau qui, outre son œuvre pionnière quant aux relations entre histoire et psychanalyse, a construit naguère les bases de l'« opération historiographique », en objectivant le lien social dont elle est le produit⁸, dans le double « écart » irrémédiable entre le présent et le passé, entre « eux » et « nous »⁹.

4. Certains de mes enfants, parents, et amis, d'ailleurs, me posent depuis quelque temps des questions à ce sujet. L'âge et la maladie peuvent aussi conduire à se demander pour soi-même ce qu'on a fait, quand, comment et pourquoi. Certes, il n'est guère facile d'échapper non seulement à la complaisance narcissique, mais aussi à la vision continuiste rétrospective induite par le devenir obligé du module biologique individuel. En historiens, Duby et le Goffy ont répondu. En objectivant pour eux-mêmes les liens et tensions entre prédispositions et dispositions ; héritage socioculturel et orientations « philosophiques » personnelles ; objets et méthodes répondant aux exigences scientifiques, et environnement institutionnel, idéologique et politique du temps. En mettant au jour ce qui, dans le choix des possibles, relève du contingent, de l'inattendu, de l'imprévu, de l'impensé, rappelant la vision anomalistique des stoïciens.

5. Pierre Nora, *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, 1987.

6. Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.

7. Michel Leiris, *L'âge d'homme*, Paris, Gallimard, 1939. L'écrivain-ethnologue s'est lancé après 1945 dans une quadrilogie échelonnée de 1948 à 1976, *La règle du jeu*, admirée aussi bien par Sartre que par Claude Lévi-Strauss, réunie en un seul volume par les éditions Gallimard, en 2003.

8. En résonance avec le mot d'ordre de Pierre Bourdieu, « objectiver l'objectivation ».

9. Sans aller jusqu'à penser l'autoconstruction du chercheur comme archiviste de soi. Michel de Certeau, « Ce que Freud fait de l'histoire. À propos de "une névrose démoniaque au xvii^e siècle" », *Annales ESC*, n° 3, 1970, p. 654-667. Voir surtout *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.

Cette avancée tentait de se frayer un nouveau chemin entre des questionnements épistémologiques concurrents et contemporains, échelonnés sur près de vingt ans, par de multiples variantes et évolutions, y compris chez un même auteur (Barthes, Foucault), dont le seul terme englobant de structuralisme ne pouvait rendre compte¹⁰. Les étudiants de ma génération, avec ou sans Max Weber, étaient formés et assignés au principe de « neutralité axiologique » de l'entreprise scientifique¹¹. Il s'agissait d'évacuer toute interférence subjective, à la fois encombrante et naïve, au profit d'une démarche rationnelle, ordonnée au principe de la preuve. De mettre à l'écart le « moi haïssable », à défaut du « surmoi » freudien menaçant, tant il paraissait impossible de mettre au jour par soi-même le « ça parle » de Lacan. Si l'idée d'auto-analyse susceptible de répondre subrepticement à l'impératif durkheimien de l'éviction des « prénotions » n'était pas encore advenue, le « sujet » sartrien se trouvait quant à lui remis en cause, sinon balayé, par la percée de nouveaux paradigmes, malgré le relais du freudo-marxisme. Totalement écarté (pour un temps) par Barthes¹², puisque contenu entièrement dans l'œuvre, l'auteur-sujet l'était aussi par Althusser et Foucault, au nom d'un « processus (socio-historique) sans sujet »¹³. S'y ajouterait plus tard, avec Bourdieu, sur un autre plan, la critique radicale, roborative mais réductrice, de l'« illusion biographique¹⁴ ». D'autres approches, néanmoins, se faisaient jour, jusque dans le domaine des sciences exactes¹⁵. On sait que Karl Popper voulait que celles-ci imposent absolument

10. François Châtelet s'en est fait brillamment l'écho dans un article de *La Quinzaine littéraire* (n° 31 du 1^{er} au 15 juillet 1967), repris *post mortem*, en 2015, dans *L'apathie libérale avancée*, aux éditions du Seuil.

11. Éventuellement aux propositions d'un Gaston Bachelard explorant les conditions de formation de l'esprit scientifique, et les travaux ultérieurs d'autres spécialistes consacrés à des créateurs aussi puissants que Newton, Kepler (astronome et astrologue), ou Darwin.

12. Quand son propre travail, notamment sur la photo, montre le contraire, ce qu'il doit non seulement à Walter Benjamin, mais à la figure de sa mère, ou à l'épreuve de la guerre, alors que rien ne paraît affecter une finesse sociologique oubliée depuis Simmel.

13. L'un et l'autre sont d'ailleurs revenus sur cet impératif catégorique, quoique sous des formes et selon des contenus très différents. Et le renvoi à leur vie dans ce qu'elle a de plus intime : le rapport à la mère, à la religion, à la sexualité.

14. Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, 1986, p. 69-72.

15. Dans les années 1960, la question des rapports entre sujet et objet, celle des conditions de la connaissance scientifique, est reprise en philosophie dans le sillage de Gaston Bachelard, qui ajuste ou agence les registres de la raison expérimentale et du rêve. *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la science objective* [1934, 5^e rééd., Paris, Vrin, 1967], n'empêche pas *La psychanalyse du feu* (paru en 1938). Sur d'autres bases, Thomas Kuhn, dans *La structure des révolutions scientifiques*, trad. française, 1962, allait dans le même sens, influencé notamment par Koyré et Polanyi. Vingt ans plus tard, des biologistes aussi incontestables que François Jacob, rationaliste revendiqué, mais aussi des mathématiciens et astrophysiciens, sans parler des neurologues d'aujourd'hui, reviennent sur cette vision scientiste de leur propre discipline, soulignant ce que leurs souvenirs, leur imaginaire, leur expérience de

aux disciplines qui se réclament abusivement du même label, sous le nom usurpé de « sciences sociales », de répondre au défi de la « falsifiabilité », qui passe par la répétition à l'identique de l'expérience, sous le contrôle et avec le consensus des pairs. Or ces sciences sociales et humaines butaient sur l'irréductibilité du module biologique individuel, du moins avant les perspectives effrayantes du clonage humain, et sur la particularité insurmontable des situations sociales et historiques, incompatibles dans les deux cas avec la généralisation universelle. Marc Bloch en avait conclu, notamment, à la nécessité du comparatisme, comme substitut à l'expérience.

En tout cas, depuis De Certeau au moins, il n'est plus question que l'historien s'efface derrière son ouvrage, au nom des principes de neutralité et d'objectivité. Non seulement à partir d'une rupture dans le champ cognitif relevant des sciences « dures », ou d'interactions en tension au sein de ce qui fait l'esprit d'une époque et d'un lieu¹⁶, ou de l'environnement immédiat du laboratoire¹⁷, mais des brouillons, carnets, correspondances de l'auteur, pour autant qu'on les retrouve, des souvenirs de parents et d'amis qu'on aura suscités, en y ajoutant autant que possible ce qui n'était pas dans ce stock, oublié, refoulé, censuré, que le sujet et lui seul détenait encore.

Cette humilité nécessaire ne doit pas pour autant interdire l'ambition et l'audace que requiert toute entreprise, si modeste soit-elle. D'une part, en regard des géants, il y a place pour des artisans de moindre envergure, dès lors qu'ils contribuent à l'œuvre commune, et participent à (et de) de son renouvellement. D'autre part, « faire de l'histoire » situe cette « pratique » à distance de l'exigence poppérienne et de la liberté littéraire, sans renoncer à la méthode critique, et à l'exigence de la preuve, ni à sa dimension de récit, mais soucieuse de s'ouvrir au champ des possibles¹⁸.

Plus proches de nous, pensons aux ethnologues qui n'hésitent plus à souligner le rôle, longtemps occulté, des « informateurs indigènes ». Et aux historiens, qui examinent avec Patrick Boucheron et Jacques Dalarun cette « part cachée » de l'œuvre à propos de Duby, et de la première version de son

vie doit à leur propre démarche, sans rien concéder aux « théories » créationnistes, et autres fantasmagories, en laissant chacun dans son orbe : la raison et la croyance, la science et la foi.

16. Carl E. Schorske, *Vienne fin de siècle. Politique et culture*, Paris, Seuil, 1983 ; Allan Janik, Stéphane Toulmin, *Wittgenstein, Vienne et la modernité*, Paris, PUF, 1978.

17. Bruno Latour, Steve Woolgar, *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte, 1988.

18. Avec et après R. Kosseleck, E.-P. Thompson, la *micro-storia*, et une troisième génération des *Annales*, le territoire de l'historien s'est encore élargi et approfondi, sans céder au diktat des algorithmes. S'agissant du côté resté artisanal de la recherche, au-delà du rappel de l'intuition créatrice nécessitant vérification, recul et travail d'équipe, je n'hésite pas à évoquer une comparaison bien éloignée qu'on pourrait croire futile, en dépit de la portée esthétique et artistique du domaine, avec les propos d'Yves Saint-Laurent affirmant qu'il ne serait rien sans les femmes inspiratrices qui portent ses modèles et sans les « petites mains » qui les fabriquent.

ego-histoire, à partir d'une documentation personnelle que l'on n'aurait sans doute pas pu atteindre sans elle¹⁹. Pour finir, il me revient, en matière littéraire, ce mot de Jean Genet à propos de Sartre, qui voulait faire sa biographie : « S'il s'agit de moi, je suis encore le mieux placé ! » La formule est fière, mais excessive. L'autobiographie ne saurait suppléer à la biographie. Mais celle-ci ne peut ignorer celle-là, lorsqu'elle est possible. L'une comme l'autre sont des constructions, distinctes certes, mais à appréhender comme telles. Je me résous donc ici à une très partielle et brève remontée dans le temps.

Paradoxes certains, prédispositions incertaines

J'évoquerai d'abord le côté paradoxal de mon parcours, et ce qu'il peut devoir à un accord entre passion concrétisée et prédispositions incertaines.

Je ne voulais pas exercer le métier d'enseignant, que je trouvais trop difficile et ingrat, et je le deviens très tôt, en septembre 1967, à 23 ans. L'histoire a toujours été ma discipline de prédilection²⁰, et je n'en ai endossé le vêtement officiel que trente ans plus tard. Élevé par ma mère dans une très tolérante foi catholique – mon père est agnostique et déteste l'« esprit curé » –, je deviens libre-penseur à l'adolescence, sur une base morale, confirmé dans ma conviction par le film *Nuit et Brouillard*²¹. Mais le fait religieux, respecté quoique détaché de la foi, devient pour moi un fait anthropologique et historique majeur, sans en faire pour autant un objet spécifique d'études, sauf à interroger le politique et le culturel à cette aune. Je n'ai aucun lien avec l'Algérie, ni familial ni social, et j'en deviens l'un de ses citoyens atypiques, conservant avec lui des liens indéfectibles, par-delà le malheur des temps. Je suis un enfant à forte sensibilité artistique, pas assez toutefois pour reconnaître en moi une vocation irrépressible, et tester un talent éventuel. Un enfant qui, pourtant, ne cessera d'entretenir d'abord un rapport physique, psychique et esthétique avec la terre et les hommes, d'une rive à l'autre. Avant de demander aux sciences une compréhension fondée en raison, qu'il s'agisse des origines de la vie, de l'aventure humaine, ou de l'Univers lui-même.

19. Georges Duby, *Mes ego-histoires*, Paris, Gallimard, 2015 (sous la direction de Patrick Boucheron, Jacques Dalarun).

20. Je suis et reste l'enfant de Lucie Aubrac, ma professeure très aimée durant trois années consécutives (de la classe de 6^e à celle de 4^e, 1954-1956), qui m'emmène faire des fouilles sur une villa romaine, près de Marvejols. Au lycée, l'histoire est la seule matière, avec la géographie, dans laquelle je reste constamment premier ou second, tout au long du cursus (en dehors de la musique, et du dessin). En très fraternelle émulation avec mon ami de toujours, Gérard Rippe, futur médiéviste de talent, normalien agrégé, et maître de conférences à la Sorbonne, où je le retrouverai, fait extraordinaire, trente-cinq ans plus tard.

21. Puis sur la base d'une réflexion rationnelle amorcée en classe de philosophie, bien mieux soutenue plus tard.

Que toutes ces manifestations de l'existant aient d'une manière ou d'une autre partie liée avec l'histoire, comme processus « objectif », et comme récit « subjectif », c'est ce que je ressens intuitivement dès le lycée, au contact des différents registres du savoir, y compris des matières scolaires les plus éloignées de la discipline²². C'est là sans doute que réside l'un des deux motifs, ou moteurs, longtemps inconscients, de ma démarche ultérieure d'enseignant et de chercheur, tout au long de mon parcours²³.

Historien de terrain, historien du sensible

J'aurai sans doute pu devenir autre chose qu'un historien, et autre chose qu'un historien de l'Algérie. Mes prédispositions et ma formation universitaire n'y faisant pas obstacle. Mais je n'aurai pas pu devenir sans elles l'historien de l'Algérie que je suis encore, autant que faire se peut. Historien de terrain, dès le début, sans le savoir vraiment, hors du cadre institutionnel de la discipline, lors de premières recherches relevant statutairement de la science politique. Puis en connaissance de cause. La méthode d'enquête que j'ai progressivement mise au point puis systématiquement mise en œuvre, se dessinant et s'éprouvant littéralement en marchant²⁴. Historien de terrain, non parce que les manuels de méthodes des sciences sociales de référence en ouvrent la voie, en dessinent le

22. Le français et la littérature bien sûr, sans oublier le latin, de Virgile et de Cicéron, mais aussi la physique, la chimie, les sciences naturelles. L'univers est en mouvement, et le soleil mourra un jour. La vie a des origines et l'homme de Cro-Magnon est notre ancêtre. Outre la musique et le dessin (la peinture, l'architecture), j'aurai garde d'oublier tout ce qui est en dehors de l'école sans lui être totalement étranger : la danse, le chant, le théâtre, le sport qui évoquent tant de pays et de cultures participant depuis longtemps à l'aventure humaine.

23. Le second motif tient au vif sentiment de l'« injustice », non pas seulement sociale, mais « naturelle », que j'éprouve depuis l'enfance. « Naturelle », car la question récurrente demeure : pourquoi celui-ci ou celle-là, d'ici ou d'ailleurs, est-il (elle) plus beau, plus intelligent, plus fort que son voisin, proche ou lointain ? Même si les critères du beau, sinon de l'intelligence, sont aussi des constructions culturelles, situées et datées. « Sociale », car il me suffit de regarder l'étagement des signes extérieures de richesse et de pauvreté dans ma rue et mon quartier. Pas de précoce « sentiment tragique de la vie ». Mais une enfance heureuse, dans une famille nombreuse, celle d'un fils d'enseignant du secondaire et d'une mère infirmière restée bientôt au foyer, sans angoisse métaphysique, ni soif de revanche sociale, n'empêche pas de voir et de ressentir le jeu des inégalités de statut et de condition. S'y ajoute la distance qui se creuse spontanément avec le récit monothéiste de la création, et de l'ordre du monde qui le suit. Pas de *fiat*, ou de *kun*, dans les termes encore ignorés d'un mystique. L'idée même d'un Dieu bon, ou d'un « sauveur », si beau soit le modèle du Christ (si haut que soit, quinze ans plus tard, « le clément et le miséricordieux ») devient incompatible avec ce qui m'entoure.

24. J'en ai rendu compte dans le premier tome de ma thèse d'État, rédigé dans l'urgence, entre la fin de l'hiver 1993 et le printemps 1994. Un volume de 550 pages, que j'écrirais autrement aujourd'hui.

profil, ou en recommandent l'usage²⁵, pas même *Le métier d'historien* de Marc Bloch, intégré après coup. Mais en explorateur curieux porté par une exigence intérieure, et le hasard des possibilités offertes par les circonstances, au sortir d'une première expérience. Bien avant, chronologie oblige, que *Ces voix qui nous viennent du passé*, de Philippe Joutard, ne vienne combler le retard de l'historiographie française en matière d'histoire orale. Historien de terrain en un double sens. Au sens de « prospecteur » d'archives, de « chercheur d'or » documentaire, de pisteur de signes et de traces (Ginzburg), dans les lieux où ces archives (écrites, matérielles, iconiques, orales) peuvent être constituées comme telles, et hors de ces lieux. Au sens de la rencontre, sociale sans aucun doute, mais physique et psychique d'abord, individuelle et collective, avec les petits et grands acteurs politiques devenus témoins, porteurs de mémoire, taiseux ou volubiles, sujets et objets de ma première enquête²⁶. Mais aussi avec un pays, des terroirs, des hommes et des femmes ordinaires²⁷; avec des lieux et des langues, et même des accents²⁸; des manières de vivre (et de mourir) : habiter, se vêtir et se nourrir; de protester et manifester; de prier et de croire; d'aimer, danser, jouer, chanter²⁹. Historien du culturel en somme, et du sen-

25. Il s'agit, notamment, du manuel de Madeleine Grawitz, maintes fois réédité, qui sert de guide méthodologique, au début des années 1960, et bien au-delà – malgré la relève du Bourdieu et Passeron, *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton, 1968 – à nombre d'étudiants en sciences sociales. M. Grawitz pilotera plus tard, avec Jean Leca, un magistral *Traité de science politique*.

26. Objets et sujets de celle-ci, du haut en bas de la hiérarchie, et inversement, en partant du local, village ou quartier, et de ses hommes de base à peine connus. Deux lectures y contribuent : un article sur la prosopographie, associée à l'histoire romaine, et la découverte du Maitron. Plus tard, le double mouvement du *top down* et du *bottom up*, suivant la terminologie anglophone. C'est sur ce principe que je commence à constituer une banque de données, à partir de 1976, dans la perspective d'un dictionnaire biographique qui ne verra jamais le jour.

27. Anonymes retrouvant un nom, une filiation, une personnalité, en dehors du cadre familial et social immédiat, de l'espace proche, citadin ou rural, inclusif ou limitrophe, par le retour sur soi provoqués par mon intervention inattendue dans leur vie privée, à l'aune du « contrat de confiance » noué avec eux. En filigrane, inconsciemment, le lien est là avec la littérature (Balzac, Dostoïevski), qui dit le fond de la condition humaine et le profond de l'« âme humaine », et a pour tâche, nous dit Deleuze, après tant d'autres, et le Victor Hugo des *Misérables*, de donner la parole à ceux qui en sont privés, ou qui n'ont pas, à la différence de l'ouvrier typographe Ménétra, les mots pour dire. D'où mon admiration ultérieure pour les pionniers de l'histoire sociale (Georges Lefebvre), de l'histoire ouvrière (Rolande Trespé, Michèle Perrot), pour la thèse de Nouschi sur les paysans du constantinois, et mon regret de découvrir E.-P. Thompson un peu tard.

28. Ah ! celui de Mascara, pastiché par le meilleur acteur de théâtre algérien; ah ! le *patchwork* trilingue immortalisé par Fellag, les contrastes lexicaux et vocaux entre le tlemçani sans *qaf*, l'oranais du *wah*, les multiples parlers algérois kabyles et non kabyles, les accents amazighs de Tizi Ouzou et de Batna, les intonations constantinoises voisines des modulations chantées tunisiennes. Cela seul suffit à caractériser un ensemble socio-historique un et multiple.

29. Peu après mon arrivée à Oran, je suis invité à des soirées festives. Bientôt à des mariages et circoncisions; un peu plus tard à des décès. Je me familiarise assez vite avec les chansons

sible³⁰, dans les termes d'aujourd'hui – intuitif et attentif d'abord, conscient de nouveaux objets à inventer et construire, ensuite – en compagnonnage avec les remaniements d'une discipline partagée entre exigences scientifiques légitimes et effets de mode. En tout cela, il m'a fallu avancer dans des contextes sociaux, politiques, institutionnels, et épistémologiques algériens et français bien différents, congruents ou conflictuels, au prix d'un décentrement deux fois accompli, voulu ou subi, d'une rive à l'autre, et dans les deux sens.

Prémises et jalons³¹, plutôt que signes³²

Deux ou trois moments du cursus étudiantin me conduisent, sans que je le sache, aussi bien du côté de l'Algérie que du côté de l'histoire. Lycéen banlieusard monté à Paris, en octobre 1961, inscrit en droit et à Sciences Po³³, je suis en 1964-1965 le séminaire tenu à l'IEP par Raoul Girardet, auquel tout m'oppose idéologiquement et politiquement, mais qu'un camarade de gauche m'a recommandé. Il fait bien. Au titre des notes de lectures imposées, je choisis parmi les textes et auteurs proposés *Le problème de l'incroyance*, de Lucien Febvre. Ce titre aux allures de défi m'a attiré. Il est des chocs intellectuels

populaires : cha'bi, kabyle, chaoui. Plus lentement, mais sûrement, avec la musique andalouse, grâce au talent de Ghafour. Le raï n'a pas encore fait sa percée. Mais aussi avec la danse, à commencer par celle, d'allure guerrière, dite alaoui.

30. Si Maurice Agulhon et Jacques Le Goff ont été pour moi des exemples majeurs, je suis admiratif depuis très longtemps des œuvres respectives de Michel Pastoureau, historien du symbolisme des couleurs, et d'Alain Corbin, inventeur de cette histoire du sensible.

31. Je n'évoquerai ici que quelques aspects de ma formation universitaire, avant d'en montrer le mode d'investissement dans ma carrière d'enseignant et de chercheur. Et seulement pour la période la moins connue de mon activité professionnelle, celle qui précède mon retour en France, et mon intégration dans ses universités. Aucun de ces jalons n'est tracé ou soutenu par un plan déterminé à l'avance, formant une halte nécessaire dans un continuum gravé dans le marbre. D'autres pourront dire s'ils ont un réel pouvoir explicatif, ou simplement compréhensif. Ou s'il s'agit d'une pure illusion.

32. Mohamed Arkoun, islamologue rationaliste aux accents parfois mystiques, parlant de « destin » (sans doute moins le *mektoub* de son enfance que la *moira* des Grecs, ou le *fatum* latin, en élève de la Sorbonne) à propos de son pays (une plaie ouverte depuis plus de cinquante ans), et peut-être aussi de lui-même, évoquera avec humour les petits signes qui nous ont fait nous « rencontrer » bien plus tôt sans le savoir. Mon épouse est en effet originaire du village oranais où le père d'Arkoun, colporteur iratni (kabyle), s'est installé dans les années 1920, et où Mohamed lui-même a passé son enfance. Et j'ai eu quant à moi son frère cadet comme étudiant, de vingt ans plus jeune, sans rien savoir de cette illustre parenté, si ce n'est après coup, car ce dernier a eu l'élégance de ne pas s'en prévaloir. Des signes ? Le hasard plutôt. Une succession non linéaire de hasards, ce qui n'exclut pas la congruence entre prédispositions, circonstances, et options possibles intériorisées sur le moment, à la fois risquées et nécessaires.

33. Je commence aussi, cinq ans plus tard, une licence de sociologie.

qui marquent pour toujours³⁴. Je ne sais quasiment rien du conflit vieux de trente-cinq ans entre la *Revue historique* et les *Annales*, mais ma religion est faite, définitivement. Ensuite, parmi les sujets d'exposés, figure celui des « origines et causes de la guerre d'Algérie ». Je me porte volontaire. L'ouvrage collectif piloté par Robert Aron me sert de premier guide. Mais l'essentiel est ailleurs. Car de grands auteurs s'ajoutent à ce livre bien commode ; surtout Charles-André Julien et Jacques Berque, en première ligne. Même lus trop vite, ils me permettent de comprendre ce que signifie le plus haut niveau. Maxime Rodinson et Louis Massignon viennent ensuite, pour un premier aperçu sur l'islam. En contrepoint ou en arrière-plan, si j'ose dire. Là encore, c'est un autre monde. Désireux de commencer un DES de sciences politiques, en parallèle avec celui de droit public, je demande conseil, après une nouvelle exploration bibliographique, auprès de deux des autorités incontournables du moment³⁵ : un historien, Charles-André Julien, déjà cité, grand maître de l'histoire politique de l'Afrique du Nord ; et un politiste, Maurice Duverger, mon ancien professeur au Panthéon, « pape » des études sur les partis politiques. Je leur dis mon souhait d'étudier les débuts parisiens de l'Étoile nord-africaine (ENA) et la genèse du nationalisme radical algérien. L'un et l'autre m'en dissuadent. Tout aurait été dit. Or il n'en est rien. Mais les maîtres ont parlé³⁶. Je m'incline, et leur en veux encore à ce jour, car je perds ainsi, sans le savoir encore, les cinq ou six années durant lesquelles une enquête orale importante, sinon décisive, eut été possible à propos des années 1920, et au-delà³⁷. Une autre option se présente : je propose à Marcel Merle, qui accepte, une recherche sur Massignon et l'Algérie. À tort, chargeant trop ma barque, je n'irai pas au bout du projet. Mais l'expérience est précieuse.

34. Ce sera encore le cas, un peu plus tard, avec le Marc Bloch des *Rois thaumaturges*, et le Braudel de *La Méditerranée*. Rien depuis n'a exercé sur moi la même impression, malgré l'influence que Maurice Agulhon et Jacques Le Goff, notamment, vont exercer ensuite, sur la deuxième partie de ma recherche et de mon enseignement.

35. Je ne sais pourquoi, j'oublie de demander audience à Jacques Berque, dont le *Maghreb entre-deux-guerres* m'a pourtant époustoufflé. De fait, l'ouvrage, quoique « dépassé », n'a jamais été égalé. Peut-être parce que, si l'œuvre est fascinante, elle est aussi inclassable, alors que j'ai besoin de références disciplinaires plus familières.

36. En signe d'autodérision, je dirai maintes fois à mes étudiants : « N'écoutez pas les maîtres ; suivez votre instinct et joignez passion et volonté. » Quand Raphaëlle Branche vient me voir pour son projet sur la torture pendant la guerre d'Algérie, je n'ai pas de mot sur l'instant. Un « ouf ! » en tient lieu. Ensuite, je crois lui avoir dit quelque chose comme « Pourquoi pas, mais ce sera dur », pour telle ou telle raison. Et puis, dans les années suivantes, Raphaëlle Branche et Sylvie Thénault renouvellent entièrement la connaissance de la politique française dans cette « guerre qui ne voulait pas dire son nom ».

37. Par exemple le témoignage encore possible de Abdelaziz Menouer, natif d'Alger, acteur politique et syndical majeur de la période (cadre dirigeant de la commission coloniale de la CGTU et membre du comité central de l'ENA entre 1926 et 1929).

Elle me fait découvrir les exigences d'une véritable recherche universitaire³⁸. Elle m'incite, après avoir circonscrit les écrits pertinents du grand homme, fort heureusement regroupés pour nombre d'entre eux, notamment, dans les *Opera minora*, à amorcer une première enquête orale, parisienne, sur un mode encore totalement empirique. Elle m'invite également à améliorer substantiellement ma connaissance livresque de l'islam, sinon de l'Algérie, et de la politique coloniale de la France, particulièrement au Maghreb. L'idée m'effleure de m'inscrire de surcroît aux Langues orientales. Je sursois à cet investissement supplémentaire, bien à tort, là encore.

Le pays et les hommes : apprendre, explorer, écrire

Rien n'est gravé dans le marbre. Mon arrivée en Algérie, le 1^{er} février 1969, comme jeune VSNA³⁹ affecté à l'université d'Oran, décide-t-elle déjà de la suite ? Rien n'est moins sûr. L'attrait de la découverte, si fort soit-il, au lieu et place d'une vie de caserne dans l'Hexagone, n'efface pas le terme très probable d'une sorte de parenthèse fixée à deux ans, et donc l'horizon du retour. Toutefois, le champ des possibles prend assez vite une autre tournure, qui ouvre sur une période de ma vie personnelle et professionnelle que je suis totalement incapable d'imaginer. En effet, je passe des livres au « réel ».

Apprendre

L'Algérie n'est pas l'un de ces pays du plus lointain dans le temps et dans l'espace dont l'horizon d'aventure a stimulé si souvent l'imaginaire de mon enfance et de mon adolescence. Je découvre le présent non exotique d'un autre pays, d'une autre société, d'un autre monde. Un monde dont l'attrait s'exerce sur moi immédiatement, mais qu'il me faudra apprendre à saisir patiemment de l'intérieur, sans jamais prétendre en détenir les clés ultimes, le sens qu'il a pour ceux qui y vivaient hier et pour ceux qui aujourd'hui se réclament

38. Bibliographie, archives, presse : un trio que j'aurai à reprendre sur une tout autre échelle. C'est aussi la découverte de la BN de Richelieu, et de sa superbe salle de lecture, ainsi que de son antenne de Versailles, rue Montbaouron. Il y a également le fonds Augustin Bernard, à l'Institut de géographie, fermé en principe à la consultation, pour les archives de la Commission interministérielle des affaires musulmanes, dont Massignon a été l'un des membres influents à l'entre-deux-guerres. Il y a enfin l'épreuve de la question elle-même : hypothèse, mise à l'épreuve, rédaction de 100 à 150 pages.

39. « Volontaire du service national actif », statut provisoire relevant du service de la coopération au ministère des Affaires étrangères. J'ai placé l'Inde et le Mexique en tête de ma fiche de vœux, mais je sais que l'immense majorité des postes concerne le Maghreb et l'Afrique subsaharienne, l'Algérie venant largement en tête.

plus que jamais de lui, « pour le meilleur et pour le pire »⁴⁰. Je suis venu pour enseigner, je vais commencer par apprendre⁴¹. Mes relations avec mes premiers étudiants, aux origines et au statut social les plus divers (surtout les juristes⁴²), avec mes collègues algériens des facultés de droit et de lettres, avec des ouvrières d'usine, auxquelles je donne des cours du soir, avec mes premiers amis algériens, qui m'introduisent dans leur espace personnel, leur famille, leur région, leurs traditions⁴³, sont ma première école. La découverte de la ville elle-même, de la côte, de divers points du département, et surtout d'un village de la grande sebkha d'Oran, sans compter quelques déplacements à Alger, contribue à esquisser un premier terrain. Je deviens moi-même apprenant. Le propos n'est pas démagogique, car je suis déjà l'élève de tous ceux que je viens de nommer. Les bacheliers connaissent mal l'histoire politique contemporaine de leur pays, antérieure à la guerre d'indépendance, et les moins jeunes relisent ce qu'ils savent au regard de son issue. Mais ma « science » est bien mince. Tous sont pris, non sans raison, bonnes et moins bonnes, dans « le mythe et l'épopée » (Dumézil), la geste résistante, les images, événements et portraits héroïques de tout ce qui touche au « mouvement national », et la légitime fierté d'appartenir à ce pays « imaginé »⁴⁴. À chacun toutefois son

40. Un pays proche, et cependant lointain, malgré la faiblesse relative des distances, malgré et à cause du temps long colonial. Un pays posant le problème d'un « mixte franco-algérien » (René Galissot) dont je ne sais rien, dont j'aurai plus tard à analyser l'impact, mais aussi les fantasmes et illusions, respectives et rétrospectives, qu'il a pu et peut encore engendrer.

41. Et ce jusqu'à ce jour. En fait, je vais continuer à flotter pendant près de trois ans. Le projet Massignon n'est pas abandonné sur le champ, mais il s'effiloche, reste en *stand-by*, avant qu'une autre question, plus impérieuse, ne le remplace.

42. Et plus encore les capacitaires. L'un d'entre eux, fils d'El Bayadh (sud-algérien), deviendra mon ami, et avocat. Une déception partielle pour moi, car il avait la carrure d'un grand professeur.

43. Je rencontre aussi des Européens restés ou revenus après le choc de 1962, et participant au nouvel essor du pays. Les « pieds-noirs » étaient au moins 150 000, semble-t-il, avant le coup d'État du 19 juin 1965. La grande majorité s'en va dans les deux années suivantes. Je découvre à Oran une poignée d'hommes et de femmes appartenant notamment à ceux que l'on a classés comme « libéraux, progressistes, communistes, juifs, chrétiens », détachés ou non de la pratique religieuse. Ce qui me conduit à remettre en question mes préjugés les plus sectaires. Une petite minorité de « pieds-noirs », attachante et digne, a su s'opposer de l'intérieur, avec un courage remarquable, à un système colonial à la fois insupportable et obsolète. Ce courage moral admirable qu'il faut avoir, quand il s'agit d'aller contre les siens. De nouveau, leçon d'humilité, moi qui avais quelque mal à ne pas mettre tout le monde dans le même sac.

44. Comme moi-même, naguère, au sortir de la communale, et au moins jusqu'au brevet. Sans unanimité pour autant, ou fusion dans l'égrégore, car la lutte souterraine continue, qui sans cesse reformulée remonte à la surface. Sauf les fonctionnaires en quête de diplômes, souvent bien plus âgés, et fort nombreux en faculté de droit, ces étudiants ne connaissent de visu, « en vrai », que le régime politico-militaire de Ben Bella et de Boumediène, à travers les médias du parti unique. Les manuels scolaires, la presse quotidienne, le cinéma, les documentaires télévisuels, et même les récits des parents et grands-parents, ne peuvent tenir lieu d'histoire. Ils

imaginaire, ses filtres idéologiques, ses prénotions, ses impensés. J'ai les miens qui font aussi obstacle. Mais ce qu'ils ont également dans le corps et dans la tête, irréductible à la seule idéologie politique surplombante, chacun pour leur part, dans leur expressivité, et leur environnement ordinaire, est un capital social et culturel pour moi irremplaçable, différencié et commun à la fois. En eux, *ethos*, *eidos* et *pathos* se conjuguent, pour le dire pompeusement dans les termes de Bourdieu. Beaucoup ne demandent qu'à en savoir plus. Comme d'autres collègues, j'algérienise mes cours et TD, autant qu'il m'est possible, surtout lorsqu'ils touchent à cette histoire sensible. Mais en fait, je sais bien que c'est moi qui ai tout à apprendre.

Donner et recevoir

La rencontre d'un homme me conduit toutefois à aller plus loin, tout en revenant sur mes premiers pas d'apprenti-chercheur. Au printemps 1971, nanti d'une lettre de recommandation, je rencontre à Oran le Docteur Bensmain, autrefois jeune lecteur d'*El Ouma* et sympathisant de l'ENA. Candidat du MTLD aux législatives de 1946, ancien responsable FLN du Croissant rouge algérien à Madrid, il est resté à distance des responsabilités politiques directes après 1962. Il a une très belle bibliothèque⁴⁵, mais fort peu d'interlocuteurs férus d'histoire autour de lui (notamment de « son » histoire). Le grand notable sait évidemment qui est Massignon, mais il ne l'a pas connu⁴⁶. En revanche, il connaît bien Charles-André Julien qu'il rencontre souvent lors de ses passages à Paris. C'est ce dernier, précisément, revu l'été précédent, qui m'a donné pour lui la lettre magique. Je commence ainsi, sans le savoir, une nouvelle enquête orale avec ce grand témoin. La confiance s'installe, assez rapidement, au-delà d'une relation d'enquête ordinaire. Et puisque la rédaction du Massignon patine au point de s'enliser⁴⁷, l'ENA fait retour. Je redonne vie, et corps, à une idée vieille de cinq ans, sans trop savoir qu'en faire. La curiosité est la plus

le découvrent, ils le comprennent. Même les anciens militants du PPA et du MTLD, voire de l'UDMA, et du PCA, et même des ulémas – il en est parmi ces petits et moyens fonctionnaires, sans compter quelques hommes de haut rang (préfet, procureur, président de cour...), dont l'âge peut aller de 30 à 60 ans – demandent à mieux connaître leur passé, y compris celui de leur ancien parti, et sont assez rarement donneurs de leçons.

45. Qui comprend de nombreux manuscrits arabes, et de la correspondance, notamment des lettres de Ben Bella, qu'il me montre. Je saurai ainsi très tôt faire la part des choses, à propos de la maîtrise écrite du français par l'ancien tabor marocain, quand les polémiques feront retour à son sujet, et à ce sujet.

46. Peut-être est-il allé entendre l'un de ses cours au Collège de France, à l'occasion de rares voyages à Paris, alors qu'il poursuivait à Marseille ses études de médecine.

47. Encore un conseil, que je n'ai jamais respecté moi-même, hélas : boucler ce qu'on a commencé, quelque décevant puisse être le résultat final, dès lors qu'un apport minimum est bien là, au moins à la dimension d'un article.

forte, l'envie trop grande, l'opportunité inespérée. L'hiver 1971-1972, je me lance. Profitant des vacances universitaires, non sans retrouver la BN de Paris et Versailles, pour élargir et densifier mon ancien matériel, je m'attaque pour la première fois aux archives.

Deux autres rencontres, presque simultanées, me confortent ensuite dans cette première tentative. L'une a pour nom Claude Collot, venu poursuivre son enquête aux Archives nationales, dans cet autre lieu magique, après la BN, qu'est l'hôtel de Soubise. Je le rencontre à cette occasion ; ou plutôt je le découvre. Nous sommes presque voisins de table, et nous pistons les mêmes dossiers. Le professeur de Nancy, qui a fait partie du premier contingent professoral à Alger, en 1962, devient alors mon premier directeur de thèse de fait. J'apprends avec lui le b.a.ba du métier, à commencer par la prise de notes⁴⁸. La sienne est exemplaire. Ensemble, nous demandons des dossiers en dérogation dans la célèbre série F7. Nous les obtenons. Ensemble, nous continuons à dépouiller, cette fois côte à côte, les deux cartons des APP appelés à devenir célèbres, dont la consultation nous a été accordée séparément. Bien plus, Collot, qui a dans ses papiers un brouillon d'article sur l'ENA, me propose d'écrire moi-même l'article qu'il a en vue pour la RASJEP⁴⁹. Un geste d'une générosité rare, qui me met de surcroît le pied à l'étrier⁵⁰. L'autre rencontre a pour nom l'un des principaux leaders politiques algériens du premier xx^e siècle. Le séjour archivistique parisien me donne en effet une opportunité d'importance, qui ouvre à une autre expérience, grâce à un autre sésame, valant cette fois dans l'autre sens. Le Docteur Bensmaïn m'a donné une lettre de recommandation pour Messali lui-même⁵¹. L'enveloppe est adressée au

48. Entre la faculté de droit, Sciences Po, et une licence de sociologie inachevée, j'ai suivi au moins dix modules d'histoire (dont deux de géographie) qui n'ont pas peu contribué à me faciliter l'obtention des premiers diplômes (licence et DES de droit, diplôme de l'IEP Paris). Mais il me manque une formation technique et méthodologique de base, dont la prise de notes, autrement plus rigoureuse que celle que j'ai pratiquée jusque-là.

49. *Revue algérienne des sciences juridiques, économiques et politiques*, qui a vocation à succéder à la *Revue africaine* des temps coloniaux. Il vient de publier un article sur le Parti du peuple algérien (PPA), d'une précision et d'une clarté exemplaires.

50. Sa disparition prématurée sera un coup dur pour tous les étudiants et collègues ayant connu cet enseignant exemplaire.

51. Le Dr Bensmaïn a gardé respect et reconnaissance pour le vieux leader, déchu de son titre de « leader historique », de « père fondateur », débordé dès les débuts de la guerre d'indépendance, puis effacé de l'histoire officielle, sinon des mémoires, sauf à être évoqué comme « traître ». Nationaliste autodidacte, à l'instinct sûr, Messali est formé d'abord en France pendant dix ans à la politique moderne, au sein puis en dehors du PCE, et contre lui. Il conduit ensuite en première ligne, en Algérie même, pendant quinze ans, la lutte contre le pouvoir colonial, pour l'indépendance, en relation concurrentielle avec les Élus et les Ulémas, et non plus avec le seul PCF. Mais il perd la main lors de la dernière étape, la plus décisive, après avoir porté le « mouvement national » à un niveau inconnu avant lui. À l'été 1972, c'est un beau vieillard, déjà miné par la maladie qui va l'emporter, mais dont la capacité intellectuelle est intacte. Maître de

seul nom de Sid el Hadj. J'en ignorerai toujours le contenu. Le vieux leader me reçoit chez lui dans sa maison de Gouvieux. L'entretien, qui voudrait porter avant tout sur la période antérieure à 1933, est riche d'expériences, moins par son contenu que par sa nature⁵². Je commence ainsi l'enquête orale par le plus haut de la hiérarchie militante, mais je n'aurai de cesse de descendre aux échelons intermédiaires et inférieurs, d'en cerner au plus près la dimension géographique et la profondeur sociale pendant les quinze années suivantes. Dès mon retour, je me rends à Tlemcen, où Messali est né, en 1898. J'y rencontre des personnes de sa famille, notamment sa « jeune sœur », encore en vie, et découvre sa maison et son quartier natal. La ville elle-même est un laboratoire à ciel ouvert. La famille, le quartier, la zaouïa, l'école, l'échoppe, le stade, les alentours, et les pratiques qui leur sont associées, sont les éléments d'un *background* indispensable à la compréhension de ce qui vaut pour le futur leader, mais aussi pour bien des acteurs du mouvement, et les citoyens de base ordinaires. Ils prendront toujours plus d'importance dans mes enquêtes ultérieures. Les proches de Messali des années 1910-1920 sont tous morts, ou presque⁵³. Comme le sont d'ailleurs, eux aussi, les anciens cadres politiques de la « première étoile ». Et la ville, évidemment, n'est plus ce qu'elle était lors de ces prémices. Soixante ans ont passé. Mais les survivants ont encore des choses à dire, et le prouvent. Les lieux aussi, car le site, le bâti, les *derbs*, les places, nombre d'ateliers et de petits magasins, les rues marchandes, les cafés, les mosquées, la gare ferroviaire, sinon le stade, et finalement le jeu de leurs relations avec les acteurs sociaux et leurs pratiques ordinaires ont encore assez peu changé sur nombre de points. Tout cela aide à penser le cadre de socialisation de l'enfant-adolescent de 1911-1918 et du jeune adulte de 1918-1923, encore ignorant de son « destin », voire de bien des homologues citadins de sa génération. Derechef, si le contexte politique a radicalement changé depuis, ainsi que le cadre socioculturel, dès 1962, à commencer par la scolarisation de masse, qui déjà intègre la langue arabe en dominante, la ville « parle » encore

sa parole, il réitère le cas échéant ses propos, notamment son adhésion au parti communiste, « comme sympathisant », concède-t-il, au grand dam de son fils et de son neveu, présents lors des deux entretiens. Ma future épouse, qui prépare une maîtrise d'histoire, est venue avec moi, sensible à cette rencontre inattendue et exceptionnelle, « historique » pour nous deux. Sa présence ne fait pas obstacle, et rappelle peut-être au vieil homme sa propre jeunesse, en sens inverse, si l'on peut dire, quoiqu'en des termes fort distincts, et dans une situation historique radicalement différente.

52. Les conditions d'interlocution sont aussi décisives que le fonds. Il ne m'en dit pas beaucoup plus que ce que je découvrirai bien plus tard dans l'intégral de ses *mémoires*, qui me seront refusés par la famille, mon premier texte ayant déplu.

53. Pas tous quand même. Je retrouverai des compatriotes de Tlemcen proches de sa génération et l'ayant connu, voire des amis d'enfance, les uns à Paris, les autres dans sa ville natale.

à l'observateur⁵⁴. J'en ai la sensation, et déjà la conviction, retenant la leçon de Marc Bloch, qui aimait parcourir la glèbe picarde pour mieux penser le monde rural et paysan médiéval. Démarche, et marche, au sens physique du terme. L'« observation » la plus attentive s'impose, au sens de Howard Becker, que je n'ai pas encore lu. Je noue enfin des premiers contacts, à Paris et Alger, avec quelques anciens dirigeants « étoilistes », parmi lesquels Belkacem Radjef⁵⁵. De façon bien intuitive encore, et partielle, ma future méthode d'enquête est déjà là, en filigrane.

Écrire : premiers essais

Il en résulte un premier texte, trop long, aux allures de mini-mémoire, et bien maladroit, paru fin 1972 dans la *Revue algérienne*, mais qui, pardon pour l'immodestie, éclaire de façon nouvelle, argumentée et documentée, la question des débuts de l'ENA, et du premier essor de cette organisation « nationaliste révolutionnaire », que je qualifierai plus tard de « petit *kuomintang* maghrébin ». Une organisation d'un type nouveau⁵⁶, dont les archives revenues de Moscou viendront confirmer le diagnostic que j'ai porté sur elle⁵⁷. L'enquête suivante, qui aborde la période 1930-1936, tarde à trouver

54. Elle a certainement changé beaucoup plus entre 1923 (année de son départ en France pour dix ans) et 1972 qu'entre 1972 et 2012 (voire 1992).

55. L'un des rares dirigeants politique algériens, à part Messali, et Abbas, à avoir milité presque sans discontinuer pendant trente-cinq ans, dont une dizaine d'années à un échelon dirigeant important.

56. Du moins pour l'Algérie. Par sa création en exil, sa composante exclusivement maghrébine, sa base sociale prolétarienne, exclusivement algérienne, son organisation de type « centralisme démocratique », sa maîtrise du français, son programme résolument indépendantiste, au contenu économique et social socialiste, ses références idéologiques aux deux grandes révolutions (1789, 1917), son attachement à son passé, à la langue arabe, et à la religion musulmane, déjà formulé par l'émir Khaled, bien avant la trilogie badisienne, elle s'impose comme une formation entièrement nouvelle. Inspiré par Rodinson, je parle à cet égard du « sultangaliévisme » de l'ENA première période et première manière, du nom d'un révolutionnaire tatar, Sultan Galiev, finalement écarté par Staline. Je teste le concept de populisme, que j'écarterais puis reprendrai plus tard, en deux temps.

57. Avant que quatre ou cinq mémoires et thèses de troisième cycle ne viennent reprendre la question, entre 1977 et 1980, élargie d'emblée à la période 1926-1937, souvent de manière très répétitive, à partir notamment des mêmes cartons de base 56 et 57. Sans compter la biographie de Messali, entreprise par B. Stora. Travaux trop fortement marqués à mes yeux par les présupposés idéologiques et les enjeux politiques, même si je ne suis pas innocent moi-même, quoique convaincu, à tort ou à raison, d'être beaucoup moins « dépendant » d'une « ligne ». Il me semble qu'ils méconnaissent la complexité de la période intermédiaire, la teneur la plus fine du substrat sociologique de l'organisation, sa dynamique historique, articulée au pays natal, et l'outillage mental de ses hommes.

son aboutissement écrit⁵⁸, un DES de sciences politiques, finalement soutenu à Alger début 1976⁵⁹. Il s'agit de penser la rupture, sans effacer la zone grise intermédiaire (1930-1932)⁶⁰, entre la « période communiste » (1926-1929) et la « période messaliste » (1933-1937), et d'explorer davantage cette dernière autrement que dans ses seuls textes, et le seul déroulé de ses réunions, meetings et manifestations. L'approche a changé, le questionnement a évolué, ainsi que les concepts associés. Enfin, l'enquête archivistique, bibliographique, et plus encore de terrain, a pris une autre ampleur. Ce mémoire met au jour l'efficace conjugué de la salle (du local), du café et du quartier, une trilogie qui agrège la sociabilité à la socialisation⁶¹, dans les conditions d'une immigration dont je commence à mieux percevoir les différenciations internes, dans le temps, dans l'espace, comme dans le profil social et mental. Ma grille d'analyse est alors très marquée par les débats internes au marxisme⁶², et orientée à des-

58. Ce retard, qui ne m'est pas totalement propre, renvoie cependant à mes exigences d'objectifs et de méthode. Il renvoie aussi aux conditions matérielles de la recherche. Il n'est pas mesquin ou vulgaire de le rappeler. Privé de toute aide financière, et de tout soutien pédagogique et scientifique direct, j'avance lentement, comme d'autres, dans un contexte professionnel marqué par un engagement prioritaire dans l'enseignement, et une insertion en profondeur dans la vie sociale oranaise. Un atout extraordinaire sur le plan humain et scientifique, mais un handicap logistique à court et moyen terme. J'aurai de l'indulgence, plus tard, pour mes étudiants non normaliens de condition modeste contraints de travailler en parallèle. Par ailleurs, ma vie personnelle a pris une tout autre dimension, familiale et parentale, heureuse et gratifiante. Néanmoins, seuls les collègues algériens de ma génération ayant vécu, entre autres, la double vacation scolaire, les affres de la circulation dans la deuxième ville d'Algérie, et le quotidien de diverses pénuries mobilisant les énergies et le système D, peuvent comprendre ce qu'il faut d'énergie et de pugnacité pour aller de l'avant. Là encore, ce n'est pas vulgaire, mais ne retire rien, sans contredit, au lourd poids de mes propres défauts et erreurs : tendance récurrente à vouloir trop embrasser, à la dispersion, à la procrastination ; et surtout, absence de cette sévère discipline quotidienne, quasi monacale, que requiert tout programme sérieux d'écriture. Je suis et reste, peut-être comme d'autres, une sorte d'oxymore, travailleur acharné et néanmoins dilettante, confiant en son instinct, sûr de ses objets et de sa méthode, et néanmoins éternel angoissé.

59. Devant un jury composé de Hubert Gourdon et Jean-Claude Vatin, tous deux professeurs à la faculté de droit d'Alger.

60. Ni méconnaître les différenciations internes propres à chaque période, et pour chaque configuration partisane.

61. Une trilogie sans doute banale aujourd'hui, mais qui ne l'est pas en 1975, et sera reprise ensuite par bien d'autres auteurs et études.

62. Pour nombre des meilleurs spécialistes français du Maghreb, la grande question est celle du « mode de production » qui caractériserait les sociétés précoloniales. Est posée aussi, de façon induite, celle de la pertinence du terme de « classe sociale » appliqué à des sociétés non européennes précapitalistes – y compris dans le nouveau contexte colonial, malgré l'impact du capitalisme agraire et marchand sur les sociétés locales – au risque d'un mésusage taxinomique et conceptuel. Des débats se font jour également autour de la théorie khaldounienne, qui permet de mieux aborder la société autochtone en longue durée, à partir du plus génial de ses fils, dont le legs va bien au-delà de son territoire natal. Berque n'a pas encore écrit son grand livre, *L'intérieur du Maghreb*, peut-être le plus profond de tous. Et le premier ouvrage de synthèse

sein, en raison notamment de la percée althussérienne, mais aussi par ce que j'apprends d'Andrée Michel et de Abdelmalek Sayad, par la psycho-sociologie française et américaine (la dynamique de groupe), le tout agrémenté d'un zeste d'anthropologie⁶³, dont la théorie segmentaire n'apparaît encore qu'en pointillé⁶⁴. Elle est soutenue aussi par un recours plus substantiel à l'entretien et un premier retour sur les lieux anciens du passé immigré-émigré. Mais le plan de travail, et sa thématique, contiennent déjà nombre des éléments qui prendront une dimension nouvelle plus tard, puis leur complète autonomie⁶⁵. Cinq ans après, le passage ostensible des *Annales* à l'anthropologie historique, et leur ouverture à l'histoire orale, me conviennent parfaitement⁶⁶.

Entre 1975 et 1980, mon enquête de terrain se déploie sur une échelle nouvelle. Dans l'espace : en France, sur les sites majeurs, puis en Algérie même, sur l'ensemble du territoire. Dans le temps, sur trois décennies. Et dans l'intériorité du pays, au sens de Jacques Berque, autant que possible. Le Docteur Bensmaïn m'a aidé très tôt à voir et comprendre le continuum religieux algérien⁶⁷. Il en ira de même à Alger, puis en d'autres lieux, et pour

d'un grand historien marocain, Abdallah Laroui (*L'Histoire du Maghreb*), même s'il n'est pas l'égal d'Ibn Khaldūn, n'est pas encore paru.

63. Via Georges Balandier, avant *Brazzavilles noires*; le Lévi-Strauss de *Tristes tropiques* – pas encore celui de *L'anthropologie structurale* (« l'efficacité symbolique ») –, et un premier aperçu de la théorie segmentaire.

64. C'est bien Gilbert Grandguillaume qui me fait connaître *Saints of the Atlas* quasiment dès sa parution. Le modèle de Gellner va m'interpeller sérieusement plus tard. Plus tard encore, l'ouvrage de Geertz (*Islam observed*), dont Jean-Claude Vatin, cette fois, me dit l'importance. Au demeurant, la guerre théorique fait rage au milieu des années 1990. Les conflits se répercutent au Maghreb, où, l'attaque du modèle segmentaire est portée par Abdallah Hammoudi. Ils ont moins d'écho, me semble-t-il, en histoire, où Lucette Valensi pose la première pierre sérieuse de la jonction avec l'anthropologie. En tout cas, en Algérie, où la référence à cette discipline est condamnée, et son enseignement éliminé. De toutes les disciplines, elle est la plus stigmatisée, en tant que science intrinsèquement coloniale, à ce titre irrécupérable.

65. Dans l'immédiat, si je puis dire (1976-1980), ma sociologie de groupe se reconfigure, à la jonction de l'histoire sociale et de l'anthropologie historique, à l'aune de cette exploration empirique, et du besoin d'un regard théorique venu de Paris, et d'ailleurs, mais filtré par divers locuteurs et interlocuteurs locaux et nationaux, algériens et maghrébins.

66. Dès 1970-1971, je me familiarise davantage avec Weber, et, retard étonnant, avec un autre Bourdieu que celui des *Héritiers*. Sans oublier les anthropologues marxistes, la théorie de l'action de Touraine, l'individualisme méthodologique de Boudon (dont est féru un de mes collègues juristes). Mais rien n'est aussi décisif pour moi que la découverte du Braudel de la *Méditerranée*, grâce à ma future épouse, étudiante de licence en histoire, puis en maîtrise, qui a l'ouvrage à son programme. Rien ne l'a été depuis Bloch et Febvre, rien ne le sera après, malgré la série des très grands noms de la discipline qui ensuite vont m'aider à aller de l'avant. Toutefois, je n'ai encore ni le temps ni la maturité pour intégrer ces nouvelles ressources intellectuelles à mes premières tentatives d'écriture.

67. Le Docteur Bensmaïn m'a invité à une *hadra* de ses amis *derkaoua* d'Oran, puis à la *zaouïa 'Alawiyya* de Mostaganem. Il m'a aidé aussi à rencontrer d'anciens jeunes de l'ENA, ainsi que

d'autres pratiques, avec le secours d'autres acteurs, et d'autres passeurs. Le *terminus a quo* est déplacé à la veille du 1^{er} novembre 1954, en accord avec mon nouveau directeur de thèse, Jean Leca⁶⁸. Ainsi, le continuum de l'ENA au PPA-MTLD est-il désormais celui d'une thèse d'État. De cette nouvelle historicité du politique au label révolutionnaire, désormais investi sur deux à trois générations, j'en explore toujours plus les dimensions sociales, culturelles et mentales : les modalités et les raisons, celles des textes et celles des gestes ; les lieux et les temps forts, aux différents étages du parti, et plus encore de la société ; la diversification de son répertoire d'action ; la base juvénile réaffirmée⁶⁹ ; la conjugaison de la force organique et de la puissance charismatique (et symbolique)⁷⁰. Chemin faisant, bien avant la soutenance, mais surtout après (mai 1994), il en résulte de nouveaux objets et terrains thématiques, sortis du cadre politique, sans nécessairement l'ignorer.

le principal représentant du mouvement *islahiste* dans cette même ville. Je comprends mieux comment on devient militant indépendantiste dans un parti plébéien en étant fils de notable. Je vois mieux aussi, avec le cas du futur cheikh Lahouel, comment on « fait » des disciples de Ben Badis avec des hommes de zaouïa et de confrérie. Il en va de même à Alger, à l'exemple de Sid Ahmed Belarbi, devenu premier dirigeant autochtone du PC local en étant fils d'imam et d'une famille de lettrés à statut religieux. Je retrouve là un phénomène assez classique. On ne compte pas le nombre de fils ou petits-fils de rabbins engagés dans les mouvements révolutionnaires des xix^e et xx^e siècles, à commencer par Marx. En France, les militants communistes issus de familles très chrétiennes sont également fort nombreux. À commencer par les deux intellectuels les plus opposés entre eux au sein du PCF, Garaudy et Althusser.

68. Pied-noir, fils de gendarme corse, ancien étudiant du groupe des chrétiens sociaux engagés pour l'indépendance de l'Algérie, il a gardé intact l'amour de son pays natal. Et sa connaissance de la science politique, tant française qu'américaine, est sans égale. Il sera d'ailleurs secrétaire de l'Association internationale de science politique, et la cheville ouvrière du *Traité de science politique*, avec Madeleine Grawitz.

69. Face à la société coloniale et à son bras policier, ainsi qu'au gouvernement de Paris, incapable d'initier ou de faire appliquer ses réformes, en réussissant le passage de Paris à Alger, et le glissement de l'ENA au PPA, le parti indépendantiste capitalise sur son nom l'essentiel des forces contestataires. Il l'emporte largement, avantage décisif, au sein de la jeunesse urbaine. J'écrirai, dans une formule ramassée, qu'il est « un parti jeune, un parti de jeunes, et le parti des jeunes ».

70. Dans la double dynamique intégrative, non sans tensions réaffirmées, voire aggravées, du rapport ville-campagne et de l'intra-urbain, comme du réagencement interclassiste et générationnel. Au sein de la jeunesse urbaine s'affirme dans les têtes et les corps la puissance charismatique du *za'im* (le guide, plus que le chef) conjugée à la séduction de l'unité insécable des « frères », le *nizām* (l'« Organisation », avec un grand O). Conjugaison surdéterminée dans son aile la plus radicale par le mythe de la clandestinité et des armes, de la « révolution armée », au défi et à l'épreuve de la prison, et de la mort.

« Inventer » une méthode, construire des objets

De 1976 à 1980, je mets au point, progressivement, une méthode d'enquête que je vais conserver jusqu'au bout. Intuitive d'abord, empirique ensuite, rationalisée, systématisée et élargie enfin.

Cette méthode part de l'écrit, et reste fondamentalement appuyée sur ce socle, contrairement à ce qu'ont peut-être pensé quelques collègues. En quarante ans de recherches consacrées à l'Algérie, je ne crois pas avoir rencontré plus fidèles à cette exigence continue que Charles-Robert Ageron et Gilbert Meynier. Et je n'hésite pas à m'inscrire dans cette veine, sans toutefois m'y enfermer. Au départ, il y a d'ailleurs un coup de foudre. Cela commence par les lieux : la BN d'abord, rue de Richelieu, les Archives nationales ensuite, rue des Francs-Bourgeois. Cela continue avec les textes. Quarante ans plus tard, la passion de l'archive reste intacte, quand je tiens dans ma main, sous mon regard, un document que personne n'a touché depuis qu'il a été déposé et classé, des décennies plus tôt⁷¹. Et plus encore quand des hommes et des femmes, en chair et en os, semblent prendre vie à travers lui. Arlette Farge a décrit cette passion mieux que personne. Et j'ai lu son texte comme si elle s'adressait à moi, personnellement. Mais l'ambition d'en savoir plus est dévorante. Il me faut toujours plus d'écrits, d'indices, de traces, de preuves. Ce qui me conduit à aller les chercher de plus en plus loin, là où ils pourraient encore se trouver. En France et en Algérie⁷². Mais aussi ailleurs, à Bruxelles,

71. En fait, seule Jeannette Zagoria, une chercheuse américaine, nous a précédés sur le fonds de la Préfecture de police de Paris, et les cartons 56 et 57 devenus célèbres ensuite dans le microcosme.

72. Préfecture de police de Paris, Préfecture de la Seine, Archives nationales, Vincennes (Armée), Quai d'Orsay (archives diplomatiques), ex-ministère des Colonies (SLOTFOM), ministère de la Justice, Ligue des droits de l'homme, Archives départementales (Marseille, Lyon, Lille, puis à Nancy, Saint-Étienne, Clermont-Ferrand, Montpellier, dans un deuxième temps). Plus tard le Collège de France, et l'antenne des archives diplomatiques à Nantes. J'en oublie, mais pas les précieux fonds du CHEAM (Centre des hautes études d'administration musulmane, créé par Robert Montagne), près du Mabillon, notamment pour les monographies de communes mixtes, de Kabylie et d'ailleurs. Ni ceux de l'Institut Maurice-Thorez, et de la CGT. Des archives privées s'y ajoutent, ou s'y ajouteront, notamment pour des biographies (notes personnelles, ouvrages glosés, journaux, lettres, photos, petits objets). Bien sûr, le plus gros gisement de tous et de très loin, est celui d'Aix-en-Provence (ANOM, Archives nationales d'outre-mer), où Pierre Boyer, son premier conservateur, me refuse le dossier Khaled, qu'il se réserve. Ce fonds va m'occuper toujours plus, jusqu'à ce jour, ou presque, à la mesure des classements successifs opérés et de mes intérêts renouvelés. Sans oublier, dans la même ville, le CDHA des pieds-noirs (Centre de documentation sur l'histoire de l'Algérie), où le colonel Schoen a déposé ses archives. S'y ajoutent les bibliothèques universitaires (faculté de droit et IEP de Paris, plus tard Sorbonne et EHESS), dont celle du laboratoire Tiers-monde, à Jussieu, précieuse par sa spécialisation. Certaines bibliothèques municipales peuvent aussi receler quelques trésors (Paris, Marseille). La recherche me conduit aussi très tôt en Algérie même. Sur place, à Oran, mais également à Alger (archives nationales, archives de la wilaya, archives municipales, bibliothèque municipale,

Genève, Tunis, Rabat. Faute de budget, je n'ai pas les moyens d'aller à Londres, à Washington, et au Caire. Voire à Moscou et New Delhi. Les archives sont un voyage, et elles invitent au voyage. Si cette quête peut prendre des allures de parcours du combattant, elle est aussi une belle aventure, accompagnée de belles découvertes, espérées ou non : à Genève, la lettre envoyée à la SDN par Messali, en 1930, et un dossier Chekib Arslan, un peu maigre ; à Tunis le PV totalement inédit de la réunion fondatrice de l'ENA, du 20 juin 1926. Mais aussi le support possible d'idées lumineuses (ou du moins que l'on croit telles). Nul ne l'a dit mieux que Braudel, assis à la terrasse d'un café dans le port de Dubrovnik, voyant venir à lui une « voile du xvi^e siècle » dont l'authenticité marine répond sur place aux archives de l'ancienne Raguse.

C'est dire aussi que cette quête sans cesse relancée de l'écrit intègre très tôt l'enquête orale et, plus que cela, la prise de terrain⁷³. Une autre passion se fait jour et s'installe, en effet, inséparable de l'autre. Dangereuse aussi, par les illusions qu'elle peut générer et par l'ivresse qu'elle peut provoquer⁷⁴. Elle est cependant d'autant plus fructueuse que le dossier et le terrain ont été préparés par l'écrit. Paradoxe que connaissent les chercheurs, il faut connaître pour connaître, avoir un dossier écrit solide pour susciter et valider l'oral. Et l'inverse est souvent vrai aussi. Quoique ce ne soit pas toujours possible, dans un sens comme dans l'autre. L'entretien peut combler en partie le manque d'archives, parfois criant, et frustrant, à charge pour le chercheur d'être encore plus vigilant. Il peut aussi susciter des idées précieuses, et améliorer la lecture

où se trouve un très gros fonds presse), puis à Constantine. Dans chaque cas après autorisation. À partir de ces grandes bases régionales, je « descends » ensuite vers des villes moyennes de l'intérieur, et consulte leurs archives, souvent très dégradées.

73. Cette quête sans cesse relancée de l'écrit fait d'ailleurs retour sous une autre modalité, en prenant appui sur l'outil linguistique. Régine Robin en avait donné l'exemple (*Histoire et linguistique*, 1973) avec son approche novatrice des cahiers de doléances. Je m'initie à cette discipline à partir de 1980 (carré sémiotique de Greimas, énoncé performatif d'Austin, socio-linguistique), en constituant un corpus des éditoriaux du journal *El Ouma* (essentiellement ceux de Messali et de Imache), corrélé aux prises de paroles en meeting, afin de mieux sérier le discours étoiliste, tant dans sa construction lexicale que dans ses conditions d'énonciation. Bien à tort, une fois de plus, je renonce à un stage de linguistique en France, au profit d'une nouvelle enquête de terrain.

74. Éprouvante et émouvante par le jeu des rencontres, la demande inattendue, ou le rejet de certains enquêtés, la confiance et la méfiance, surtout dans le contexte de surveillance des années 1972-1978, mais au-delà, alors que je travaille depuis le début au grand jour, et m'y tiens jusqu'au bout. Tout compte : le passage progressif au dialectal, l'insertion dans une famille algérienne, la combinaison de mes nom et prénom qui étonne, et parfois dérange (ce sera aussi le cas en France, y compris chez des collègues), mon nom tout court, que certains témoins modestes connaissent sans m'avoir jamais vu (parce que le bouche à oreille a fonctionné), la confiance vérifiée et réitérée, le soutien tardif mais important de mon dernier Recteur : le chirurgien Mourad Taleb, un seigneur, dont la lettre d'attestation est un nouveau sésame.

du document⁷⁵. En fait, mon protocole tente d'intégrer une masse toujours plus grande de sources, toujours plus diversifiées (matérielles, iconiques, vocales...). Il est de plus en plus assigné aux réquisits méthodologiques de l'histoire orale, hérités des avancées anglo-saxonnes, et pas seulement des techniques de l'entretien non directif, ou du recours à l'histoire de vie. Une histoire orale que j'aurai d'ailleurs à enseigner plus tard à Paris 1, où elle est pionnière en France, avec les « africanistes », puis à Paris 7. Elle ne permet pas seulement de recueillir une parole *post festum*, des témoignages de teneur variée, fragiles mais suggestifs⁷⁶, elle ouvre la voie au terrain qui fait lien entre passé et présent, porteur lui aussi d'historicité et même d'un « régime d'historicité » (Hartog)⁷⁷. L'oralité, le visuel, le sonore, bref, un existant majeur, se glisse donc dans ce protocole, puis s'impose, à part entière. Ceci me conduit à rencontrer des hommes *in situ*, parfois des familles, dans toutes les configurations possibles de la relation d'entretien. L'enquête m'invite enfin, avec ou sans eux, à prendre en compte de visu des sites et des lieux, témoins silencieux, qui peuvent être restés quasiment intacts dans leur matérialité même, et parfois peu modifiés dans leurs usages : café, hammam, fondouk, stade, cimetière, zaouïa... Tous suggestifs, si l'on sait tenir compte de tous les biais, à commencer par l'anachronisme. Mon enquête élargit donc ses objets, à partir de ces sources et ses ressources : orales, iconiques et visuelles, gestuelles, vocales et auditives. Celles que l'on m'offre, celles que je fore, et que je trouve. Personne ne peut atteindre l'infini, pas même en équipe. Du moins cette option méthodologique, neuve je crois, prometteuse en tout cas, du moins en histoire maghrébine contemporaine, va-t-elle permettre de préparer et affiner le remaniement de ma recherche, pour le compte de l'histoire, et d'explorer, voire « inventer », de nouveaux objets de recherche.

Dans cette période 1976-1980, un dispositif stratégique prend consistance. Je choisis un site, dont je fais mon quartier général. D'abord les grandes villes : rive nord, en sus de Paris, je me rends à Marseille, Lyon, Lille, pour

75. J'aurai maintes fois l'occasion de constater les erreurs commises sur la source écrite, première main ou pas, faute d'une lecture plus fine, non seulement linguistique, mais sociologique, et anthropologique, mais aussi d'une connaissance insuffisante des lieux, hommes et pratiques que les entretiens, l'observation et l'expérience du terrain peuvent contribuer à éviter. On a ainsi confondu des abonnés d'office à un journal politique avec des adhérents en bonne et due forme de son organisation ; tel supposé « journalier » avec un fils de notable du marché, tel militant « modeste », autoproclamé ou non, qui est en fait un fils de famille à statut, etc.

76. Étant entendu que l'écrit, lui aussi fragile, peut-être fautif, ou biaisé. Rapporté à ses conditions de production, d'écriture, de style, il est de plus en plus justiciable de la critique littéraire, linguistique, anthropologique, par-delà le distinguo classique : critique interne, critique externe. Il renvoie enfin à l'intensité de la culture scripturaire, à la « raison graphique » (Jack Goody), comme à son rapport évolutif avec la culture tant orale que visuelle, corporelle, « sensible » justement.

77. Au moment où se redéfinissent les rapports entre passé, présent et futur, sous des temporalités incorporées variant selon les individus et les groupes.

commencer⁷⁸ ; rive sud, ensuite, à Alger et Constantine, après Oran, où je réside. Après autorisation, j'y explore les archives préfectorales, consulte la presse, visite les archives et les bibliothèques municipales. En Algérie, chacune de ces grandes villes devient une base principale, à partir de laquelle je rayonne en cercles concentriques, pendant près de quinze ans, en utilisant ensuite les grandes villes intermédiaires (à l'instar d'Annaba), puis les villes moyennes comme bases secondaires (à l'exemple de Sétif, Skikda, Tlemcen, Bel Abbès)⁷⁹. Et de là je descends jusqu'aux petites villes (à l'exemple de Tiaret et de Saida, Guelma et Oued Zenati), et même dans certains petits centres⁸⁰. À chaque niveau, dans chaque cas, je vais au dehors, dans la rue, les quartiers, les cafés surtout, partout où je pense pouvoir rencontrer des « hommes-sources », avec ou sans donnée précise, avec ou sans intermédiaire susceptible de me présenter et d'expliquer mon projet. Souvent, je les trouve⁸¹. Je quadrille donc l'ensemble du territoire algérien à partir de son réseau urbain, autant que possible, en adaptant mon questionnaire de base, oralement présenté, à chaque situation, à chaque personne, en fonction de la région, du lieu, du type d'interlocuteur, de son itinéraire possible et de son réseau de relations. En parallèle, je parcours physiquement la ville, notamment le « village nègre » – que la colonisation a collé au redéploiement de ce réseau – le bourg limitrophe, suivant une ligne de pente descendante, jusqu'au quartier, à la rue, à la placette. Cherchant cette fois à dégager et identifier ce qu'a pu être le jeu des relations fondées sur la sociabilité du proche, les différents registres consensuels et conflictuels du lien (parental, amical, vicinal, générationnel, scolaire, sportif, musical, scout, religieux). Je tente aussi de remonter cette pente, du village à la ville, du faubourg au centre, en voyant apparaître les parcours migratoires étudiés (ou non) par les géographes, de la Saoura vers Oran, des Kabylies vers Alger et la Mitidja (et dans presque tout le pays), des diasporas tlemcéniennes à l'Ouest, mozabites au centre et à l'Est. Avec un examen systématique pour le Nord-Est constantinois, qui me sert de test. Il va sans dire que la masse paysanne me reste inaccessible. Sauf en Kabylie, partiellement, où je m'arrête maintes fois

78. Ensuite à Nancy, Saint-Étienne, Clermont-Ferrand, Alès (les mines du Gard), Maubeuge (le bassin de la Sambre).

79. Je laisse ici de côté les débats des historiens et des géographes sur ces catégories classificatoires.

80. Souvent en piteux état, hélas, surtout dans les villes moyennes (sans parler des petites), quand elles existent encore.

81. À Marseille, porte d'Aix, rue des Chapeliers ; à Lyon, place Paul-Bert, et dans les communes industrielles limitrophes ; à Paris bien sûr, dans les arrondissements dont je pense qu'ils sont les plus importants du point de vue de l'ancrage socio-historique : 13^e, 15^e, 18^e, 20^e, 5^e. Et dans les communes limitrophes, d'abord Clichy, Levallois et Boulogne-Billancourt. À Oran, Mdina Jdida, Sidi el Houari, El Hamri. À Alger, la Casbah et Belcourt, Soustara, et le bidonville de la Cité Mahieddine. À Constantine, Souïka, et quelques rues adjacentes de la rue principale, où certains petits artisans et commerçants ont pu louer un micro-local. À Skikda (Philippeville), le « faubourg », à Annaba (Bône), la Casbah, et les « Beni ramassés »...

dans de nombreux villages au cours d'une bonne dizaine d'années, et pour certains à trois ou quatre reprises⁸². Sauf dans un village de la sebkha d'Oran auquel je suis désormais attaché par des liens familiaux, et qui, toutes choses égales, devient pour moi ce que fut Lunéville pour Braudel, un exemple et un repère, anthropologique et historique⁸³. Il y a là un enjeu historiographique majeur, auquel travaille notamment Didier Guignard, alors que les études rurales ont été quasi abandonnées par les historiens⁸⁴.

Deux expériences, deux rapports aux personnes et aux lieux prennent dans cette affaire une dimension majeure. Vecteurs de mobilité et places sédentaires se rejoignent dans ce nouveau type d'archive. Parcourir le pays, c'est en découvrir les routes, les paysages, les terroirs. Je laisse désormais ma voiture (4L, Simca 1100, R5), dans laquelle il m'est arrivé de dormir – dans les cafés et hammams aussi d'ailleurs. Avec l'âge, cela devient de plus en plus dur. Et puis, faire les trajets en « taxi par place », et en bus, ou en car, est une formidable découverte supplémentaire, riche de nouveaux enseignements. Car on rencontre ainsi des compagnons inconnus de voyage, avec lesquels on peut discuter *a minima*, parfois échanger et plaisanter⁸⁵.

Surtout, je n'ai pas seulement des QG, j'ai aussi des PC. Qu'on me pardonne cette terminologie militaire, peu en rapport avec mon pedigree. Le café, la boutique du coiffeur, et celle du tailleur, le hammam, sont des bases d'enquête autrement plus pacifiques, où vivent et exercent des hommes que je continuerai à visiter pour certains pendant dix ou vingt ans. Tout au long de nos vies respectives – ils ont souvent vingt ans de plus que moi – à la mesure de mes trop rares déplacements. Outre les services qu'ils rendent directement

82. Un ensemble géographique et socio-historique complexe, à la fois sur-étudié et sous-étudié. Une région devenue grande banlieue d'Alger, et réserve résidentielle pour l'émigration.

83. J'ai songé un instant, vers 1972-1973, à en faire la monographie, alors que Grandguillaume achevait sa thèse sur Nedroma, vieille *medina* type, puisque ce village colonial en était le strict contraire, en tant qu'unité socio-historique pertinente.

84. En dehors des percées de Champ, puis de Yacono, et surtout de l'innovation majeure venue d'Isnard (un géographe trop méconnu), puis de Nouschi, sans oublier les travaux de Prenant sur le rapport ville-campagne.

85. Entre les villes, le trajet Biskra-Tolga (36 km), dans un vieux Berliet d'au moins trente ans d'âge, bondé, sous une forte chaleur, qui s'arrête chaque fois qu'un bras se lève en bord de route, dure par exemple plus de trois heures pour moins de 40 km. Il est jalonné d'exclamations, de blagues, de conversations, que je ne comprends pas, ou à peine, sauf celle dont je profite avec un voisin qui connaît bien la zaouïa de Tolga. Ce voyage est pour moi le meilleur des « baptêmes de terre ». En ville, les taxis sont une source sans égale pour tester les expressions et sensibilités populaires. Y compris avec les femmes, dans un « covoiturage mixte » qui ne fait pas problème. L'une d'entre elles, à Oran, qui sans doute n'a pas dû aller longtemps à l'école, si elle n'est pas analphabète, contribue à mon apprentissage du milieu et du parler populaire local en se mettant à converser et à blaguer en espagnol, langue que je comprends moi-même pas trop mal, avec un chauffeur de taxi de même profil social. Tous deux sont originaires des ex « bas quartiers », du quartier arabo-espagnol de Sidi el Houari.

à leurs clients, ès qualités, ils tiennent et personnifient des lieux de rencontre et de parole, favorables à l'échange social, essentiels à la convivialité et la sociabilité urbaines, mais aussi à la double nouaison du rapport ville-campagne. Ils jouent à certains moments un rôle politique décisif et c'est pourquoi je m'y intéresse très tôt. Mais ils sont aussi de remarquables analyseurs économiques, sociaux, et culturels, ainsi que de solides marqueurs chronologiques. Ils nous disent l'invisible, parce que banal, d'une société. Ils nous invitent à comprendre « comment ça pense et comment ça tient ». C'est à partir d'eux que j'amorce et accomplis mon passage de l'histoire politique à l'anthropologie historique. Mon article sur le café maure, en 1990, en est le témoin⁸⁶. Je remercie ce lieu de travail, longtemps après mes débuts, ce « personnage d'histoire », premier de la série, alors absent de l'historiographie (mais non du récit exotique, et du roman colonial), y compris de l'historiographie autochtone contemporaine. Ces lieux, leurs gérants et passants, qui m'y ont accueilli, entendu, aidé, en m'accordant leur confiance, sans autre contrepartie que le plaisir de converser et d'échanger, « à parts égales » en tant qu'hommes, je leur dois d'avoir mieux construit des objets et des thèmes nouveaux, et exercé mon métier. Archives écrites, orales, iconiques, matérielles et immatérielles sont donc au principe de ce repositionnement historiographique et de mon enseignement universitaire.

« Inventer » et construire de nouveaux objets

Inventer : le mot peut paraître prétentieux. Mettre au jour et construire de nouveaux objets d'histoire, c'est pourtant un besoin, une nécessité, avant que d'être possiblement une fierté. Je n'en dirai ici que quelques mots, car les textes qui les concrétisent sont consultables dans des revues et ouvrages accessibles. On peut les regrouper en cinq axes ou six rubriques, qui en partie se répondent, dont le découpage du présent livre, et la teneur de ses contributions, se font largement l'écho.

Les lieux et formes de sociabilité figurent en bonne place, depuis mon « café maure ». Pour le concept de sociabilité (et ses supports empiriques : les chambrées, le Cercle), Agulhon vient notamment à mon secours⁸⁷. Mais il manque au moins deux pièces à l'ensemble initialement projeté. Une étude de la « Place du gouvernement » (place des Martyrs, *sāhat al-shuhadā'*), à Alger, dont j'ai préparé le dossier pendant trois ans, hélas perdu dans le métro de

86. Lucette Valensi m'a fait l'honneur de le présenter aux *Annales*, et Bernard Lepetit, avec une maestria que je n'ai pas oubliée, a su opérer la réduction nécessaire, à partir d'un manuscrit trop long (une fois de plus).

87. « Sociabilité : concept, objet, problème. Du salon de Mme Du Deffan aux terrains africains », dans Laurent Fourchard, Odile Goerg, Muriel Gomez-Perez (dir.), *Lieux de sociabilité urbaine en Afrique*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 7-38.

Paris⁸⁸. Une autre sur le cimetière. Non par intérêt morbide. Tout au contraire, ce lieu dédié aux morts est aussi un formidable lieu de vie, qui m'intéresse depuis des lustres, en parallèle notamment avec le hammam. Plus riche, là encore, à analyser côté femmes que côté hommes. Il me fait signe depuis quelque temps, mais je lui demande d'attendre encore un peu⁸⁹.

La symbolique et la théâtralité du pouvoir, sa liturgie et ses rituels, sa combinaison du drapeau et de l'hymne – appropriés, incorporés, et retournés contre l'ordre existant – ses itinéraires, ses scansion et son *timing*, constituent un second axe. Inspiré à des degrés divers par Agulhon et Balandier. La corporéité même de la performance politique me retient assez tôt (Mauss, Merleau-Ponty). En 1985, l'idée surprend certains de mes amis et collègues. Je la garde, néanmoins, et la teste à partir du trio Messali, Ben Bella, Boumediène, dont je mets au jour l'autoconstruction évolutive du *look*, puis l'élargis à Mohamed V et Bourguiba. Je la propose et l'expose ensuite à mes amis marocains et tunisiens, à l'EHESS, à Aix, avant de l'enseigner à Paris 1. L'équipe des « Suds », à Paris 7, me permet d'en faire un colloque puis un ouvrage comparatif, grâce à son précieux concours⁹⁰. Seul reste en rade un second projet portant sur les funérailles des chefs d'État et leaders de l'ex-Tiers-monde. Demain peut-être, qui sait ?

La socialisation induite par l'irruption et l'impact du capitalisme colonial, dans ses rapports à l'espace et au temps, relèvent d'une troisième approche, inspirée notamment par Le Goff. Elle me permet d'aborder en profondeur, entre temps court et temps long, la nationalisation du lien social, la modernisation contrastée et discontinue de tous les registres de l'exister humain, l'efficace en partie impensé d'un mimétisme innovant, bien au-delà de la sphère politique. Il en résulte un essai qu'il aurait fallu développer en livre, paru dans les *Mélanges Lepetit*⁹¹, qui interfère comme d'autres textes, avec une quatrième approche, déjà amorcée en amont.

La mise au jour de la dialectique entre lexique scolaire et « technologie » sociétaire, socialisation invisible et opportunités juridico-politiques (loi de

88. Je suis un étourdi constitutionnel et j'ai perdu beaucoup de dossiers, et de photos, et même des textes, trop souvent de mon fait. C'est l'affaire du psychanalyste.

89. Il me reste pas mal de notes, et un petit corpus de photos, mais le plus gros a disparu avec mon appareil photo, laissé dans ma valise, en revenant de Tunis (et disparu à Roissy) où j'avais trois fois visité le célèbre cimetière du Jallâz, qui m'avait servi de point de départ. Incorrigible, je n'avais pas fait de doubles. Des centaines de clichés, réalisés en Tunisie, au Maroc et en Algérie, sur près de dix ans, ont ainsi disparu. Las ! je ne pourrai jamais recommencer cette enquête *in situ*.

90. Omar Carlier (dir.), avec Raphaëlle Nollez-Goldbach, *Le corps du leader. Construction et représentation dans les pays du Sud à l'époque contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 2008.

91. « L'espace et le temps dans la recomposition du lien social : l'Algérie de 1980 à 1930 », dans *Urbanité arabe. Hommage à Bernard Lepetit*, Jocelyne Dakhliya (dir.), Arles, Sinbad/Actes Sud, 1998, p. 149-224.

1901), est un autre aspect qu'il m'est nécessaire de creuser, après les travaux respectifs de Ali Merad et de Fanny Colonna sur les Ulémas « réformistes » et les instituteurs « indigènes », parce qu'il est sous-jacent à l'entreprise politique, à l'efficace d'une nouvelle culture politique. Mais tout aussi bien pour penser la culture scripturaire (Goody), et notamment celle, moderne, du *print capitalism* (R. Chartier, E. Einsenstein). Cette articulation pointe l'émergence d'une « société civile autochtone », qui a ses équivalents dans d'autres contextes, notamment arabes et musulmans, mais aussi ses conditions et sa dynamique particulières. Un grand projet comparatiste sur ce thème, repris ailleurs, ne verra pas le jour. Mais j'apporte ma pierre à l'édifice, avec le cas algérien.

Au Maghreb, comme ailleurs, la question de la culture scripturaire ne peut s'analyser et s'éclairer, c'est le cas de le dire, sans la culture orale⁹², mais aussi sans celle de l'image et du visuel. Comme l'oralité, comme l'écriture, l'image fixe et animée (notamment photo et cinéma) a son autonomie et sa temporalité propre. L'historien qui l'introduit dans son périmètre doit apprendre à en maîtriser les instruments d'analyse. Je m'y efforce, dans une cinquième approche, en apprenant notamment de Myriam Tsikounas, qui l'introduit en pionnière à Paris 1. Puis l'enseigne à mon tour, à Paris 7. Il en résulte un autre ouvrage collectif consacré à l'image du Maghreb, et au Maghreb, avec une nouvelle aide du SEDET⁹³. La question du rapport à l'aniconie vernaculaire, bien réelle, ne doit pas masquer les différences, fortes ou relatives, avec d'autres « provinces » du monde musulman (et arabe). Mais elle n'en souligne que mieux la créativité locale et régionale autochtone, qui fait son œuvre, irrépensible, par de multiples canaux et modes d'appropriation, de la peinture au cinéma.

Enfin, l'historiographie du Maghreb est un motif d'interrogation soutenue parmi les spécialistes maghrébins et français de la région⁹⁴. Présente dès le début, *mezzo voce*, via le préalable bibliographique, et à toutes les étapes, elle l'est pour moi encore plus avec la distance que donnent l'âge et le retour périodique sur les avancées et reculs, ou replis, de la discipline, en regard de la discontinuité des productions individuelles et collectives, à propos de l'Algérie. Deux questions qui me sont propres animent ce dernier axe. La première peut se dire comme suit : qu'est-ce que le terrain fait à l'historien ? Je l'ai testée à

92. Rapports ville-campagne, oralité et scripturalité, local et (inter)national, systèmes et modèles éducatifs en contexte colonial, ont été étudiés dans une petite équipe interdisciplinaire dont j'ai la charge, au sein de l'URASC, créé par Nadir Marouf, à Oran, en 1985. Équipe constituée en partage avec Fanny Colonna, Mohamed El Korso, Warda et Habib Tengour, et Redouane Ainad-Tabet.

93. *Images du Maghreb, images au Maghreb (xix^e-xx^e siècles). Une révolution du visuel ?*, Paris, L'Harmattan, 2010.

94. Lucette Valensi, Daniel Nordman, François Pouillon, Daniel Rivet, et leurs élèves, notamment au CHSIM et à l'ISSMM, dans le cadre de l'EHESS, y travaillent en dialogue avec leurs homologues de l'autre rive.

propos des « années algériennes » de Julien et de Braudel, et tente à présent d'achever un travail similaire sur Ageron. Quant à la seconde, elle porte sur les savoirs transmis, ou non, inversés ou non, les emprunts et les refus, de part et d'autre, entre institutions, classes d'âge, disciplines, courants de pensée⁹⁵. Mon absence de maîtrise de l'arabe écrit m'interdit d'entrevoir directement tout ce qui s'écrit ou peut s'écrire dans la langue du *dad*. En outre, il va de soi qu'un tel programme nécessiterait la coordination d'études collectives disposant de gros moyens, de nombreux chercheurs, et d'une solide endurance, pour ne pas dire résilience. Je serais heureux si je pouvais apporter seulement quelques petits cailloux à sa construction possible.

Remercier les générations montantes

Le lecteur pourrait s'étonner, au moment où je conclus, de ce retour naïf dans le jardin d'Alice, au pays des merveilles. Ce serait se tromper sur le sens de l'exercice. Je n'ignore pas que l'histoire, comme la sociologie de Bourdieu, est un « sport de combat », qui se déploie dans un champ concurrentiel fortement agonistique. Je parle ici en historien du Sud, formé au Sud, depuis la rive sud, à distance de la Sorbonne, et de Princeton. Je sais que ma discipline y relève d'un enjeu politique encore bien plus lourd, et circonscrit un terrain autrement meurtrier. Plusieurs enseignants et chercheurs en sciences sociales y ont laissé leur vie. Mais c'est une autre question, dont j'ai parlé ailleurs, en témoin autant qu'en historien. Comme l'est aussi celle des erreurs et des regrets qui jalonnent mon parcours, dont j'ai également parlé dans un autre cadre. C'est délibérément que j'ai voulu dès les premières lignes mettre l'accent sur le plaisir du partage, et la fierté de la transmission. Si le pathos n'est pas de mise, la censure affective ne l'est pas non plus. Remercier les talents qui s'imposent déjà, et d'abord les contributeurs de ce livre, sans oublier les autres, ce n'est pas ignorer mes maîtres, et mes pairs, mais dire sans détour que la plus grande joie de ce métier, un métier qui me faisait peur dans ma jeunesse, vient de ce qu'il m'a apporté en définitive cette sorte de plénitude sereine qui guérit de tout. Toutes choses égales, comme celle qui vous gagne au hammam, à la sortie de l'étuve. Plus sérieusement, le sentiment de ne pas avoir travaillé pour rien, après la « décennie noire », mais surtout la certitude que de nouveaux escaladeurs grimpent mieux les « sentiers escarpés », que de nouveaux savants et artistes se rapprochent plus haut des cimes.

95. Je souhaite cibler en priorité les périodes immédiatement antérieures et postérieures aux indépendances, même si le cadre plus large du second xx^e siècle reste incontournable. Et ce, d'abord pour ma discipline. Entre France et Maghreb, certes, mais aussi dans une triangulation plus large, avec les pays arabes et le monde dit anglo-saxon. Tunisiens et Marocains ont exploré les relations intermaghrébines, l'Algérie restant un peu à la marge.

Je reprends donc pour finir mes premières lignes. Au moment même où la mélancolie me gagnait, surtout à propos de l'Algérie et de son histoire contemporaine, et de la perte de maîtrise des outils méthodologiques et linguistiques nécessaires à son intelligence (le triangle français-arabe-anglais), l'émergence de nouveaux talents s'est affirmée, confirmée, imposée. Rien n'est plus gratifiant que d'y avoir si peu que ce soit contribué. Rien n'est plus réconfortant que d'avoir été non seulement suivi, mais dépassé par des successeurs inventifs. Mais le masculin ne s'impose pas. Car c'est un bonheur plus grand encore de voir que les représentantes du beau sexe y occupent une place essentielle et légitime.